

Atelier du février 2020

CORRESPONDANCES

Inducteurs : photos anciennes apportées par l'auteure
carnettiste Antonia NEYRINS

Consigne : Choisissez l'une des photos et inventez une
correspondance inspirée par les éléments de cette
photographie.



Elyette DIONNET



Valentine !

Mon dieu, c'est incroyable, comment une photo de toi a pu se glisser entre mes feuillets de déclarations d'impôts ?

Avec le béret de cette époque, ce manteau à col de fourrure, ce foulard élégant, c'est bien toi. Mais dis-donc, tu en fais une tête ! Tu ne ris pas beaucoup sur cette photo. On t'a forcée à poser ou quoi ? Tu venais de te disputer avec quelqu'un ? En tout cas, tu avais froid, c'était en hiver.

Ce regard ne te ressemble pas vraiment, en fait. Toi qui, d'habitude, portes le sourire aux lèvres.

Titine de Barbès. Oui, c'était le surnom que te donnait Germaine. Tu l'appelais Mèmène des Lilas. Vous faisiez la paire toutes les deux ! C'était à la fin des années 30, vous travailliez chez Davum, comme secrétaires. Toutes les deux, reines de la sténographie et de la dactylographie. Le métier des femmes depuis les années 1920. Ni l'une ni l'autre ne tolérait une seule faute d'orthographe. Pas de dyslexie à cette époque !

Et puis, la guerre vous a rapprochées.

Ton petit air coquin est voilé mais on distingue bien tes lèvres charnues. Peut-être qu'un de tes amants venait de te plaquer. Parce que, d'après les dires de Jacqueline, tu n'étais pas un symbole de vertu. Toi, femme libérée... Mais bon, tout ça, c'est du passé.

Tu incarnais la joie de vivre, la vie tout court. Même sur cette photo où tu sembles triste, tes yeux de chat « à la Colette » dévoilent la grande séductrice que tu fus jusqu'à la fin de ta vie. Je ne t'ai jamais pas beaucoup connue finalement. Je suis arrivée sur le tard et tu avais déjà déménagé dans le sud de la France pour y passer ta retraite.

J'ai toujours eu de toi cette image d'une femme bien enrobée et âgée. Il y avait ton compagnon Fernand. Il était chouette Fernand, avec ses histoires à dormir debout. Il était aussi maigre que tu étais ronde ! Tu lui faisais faire n'importe quoi et en plus, il exécutait ! Qui ne cédait pas à tes caprices, à tes volontés et à tes colères ?

Et puis, tu étais une « miss catastrophe ». Il t'arrivait toujours plein d'aventures parmi lesquelles celle où tu perdais ta culotte (sans élastiques il y a 60 ans...) partout, dans le métro, dans les magasins. Tu traversais la rue sans regarder. Un jour, un bouquet de fleurs a même été arraché par une voiture qui passait, il ne restait plus que les tiges dans ta main ! C'est authentique.

Tu nous auras fait rire, même le jour de ton enterrement... Au funérarium, nous avons été dirigés vers une pièce où était ta dépouille mais il y avait eu une erreur, tu étais dans une salle à côté. Nous nous sommes dit que c'était ton dernier clin d'oeil. Maintenant, il ne reste plus que des souvenirs. Tu reposes en Normandie depuis 1989. Tes deux fils, Dédé et Serge, t'ont rejointe.

Allez Mémé, à bientôt pour de nouvelles aventures, au milieu de mes relevés bancaires ou de sécurité sociale...

Elyette, ta petite fille.

Sabine BIDAULT



Ma Chère Solange,

Je vous écris suite à notre rencontre d'hier, au Parc Monceau, à l'heure du déjeuner.

Vous vous teniez assise sur un banc, ou plutôt comme allongée dessus, puisque vous étiez toute droite et que seuls vos talons aiguilles fichés dans le sol semblaient retenir votre corps et

l'empêcher de glisser. Vous étiez magnifique, avec votre tenue couleur blanc cassé, assortie jusqu' à vos souliers.

Votre tête formait un angle droit avec votre chapeau rond. Les bras plaqués le long du corps, comme tendus vers le ciel, vous dévoriez un journal avec passion.

« Quelle position inconfortable ! » avais-je pensé en vous apercevant, si bien que j'en avais du mal à avaler mon sandwich.

Je me demandais combien de temps vous alliez réussir à vous maintenir ainsi en équilibre alors que vous lisiez comme si vous étiez confortablement installée dans un lit et non sur un banc.

Tandis que vous étiez plongée dans les nourritures de l'esprit, je me rassasiai nonchalamment de votre image, appuyé sur un vieux chêne sans que vous ne prêtiez la moindre attention à ma présence discrète.

Je n'ai pas osé vous aborder, de peur de rompre l'équilibre de cet instant privilégié.

Noémie NOLLOT

Chère Hélène,

J'ai grand-peur que tu n'aies jeté ma missive...que tes mains l'aient confondue avec une banale réclame. Je remercie celle qui prend la peine de te lire cette lettre : ton infirmière ou une de tes charitables camarades de chambrée...

Tu sais, j'ai toujours sur moi le dernier portrait pris avant ton départ. Je le regarde inlassablement. Je nous vois, sœurs jumelles aussi inséparables que le jour et la nuit. J'ai un livre posé sur les genoux, dont le choix m'a pris des heures...voulant vraiment être sûre qu'il te plairait car plongée dans ta nuit intérieure, tu ne vois les couleurs du monde que par le truchement des mots. Tu es agacée que ta lectrice dévouée se soit arrêtée pour fumer et tes jambes, s'agitant nerveusement, trahissent ton impatience...tu tentes même de m'enlever la cigarette de la bouche, mais cette fois plus pour me taquiner qu'autre chose... Les volutes de fumée continuent de s'échapper par la fenêtre. Je te décris cette photo, non parce que tu ne pourrais la voir, mais parce que cette description est

pour moi plus fidèle que n'importe quel tirage argentique...et je n'aurais pas aimé que quelqu'un d'autre le fasse à ma place.



Si seulement notre jeunesse ne s'était pas terminée aussi vite ! Ce temps béni où je ne m'occupais que de toi, te dévalisais la bibliothèque de l'orphelinat et te décrivais chaque jour un lever de soleil différent...jusqu'à ce que tu sois obligée de partir en maison de repos...depuis, c'est comme si l'on m'avait amputée d'une partie de moi-même. On a beau m'avoir défendu de t'écrire, qu'il ne fallait pas prendre le risque de perturber ton équilibre, je ne peux plus. Je me suis trop longtemps murée dans le silence. Dans mon miroir, je cherche constamment ton reflet sans jamais le trouver. Souvent je dis ton nom en espérant que tu vas me répondre...Hélène...Mais, le soir, lorsque je place les gens dans le noir des salles de cinéma, là, je suis en toi.

Le plus insupportable, c'est que je sais que tu ressens la même chose que moi, si ce n'est plus. Parfois, j'imagine que tu n'es plus de ce monde...il faut absolument que tu rassembles toute ton énergie pour m'écrire : sinon, comment pourra-t-on continuer à vivre ?

Tu sais, j'ai vu le docteur cet après-midi : on parle de diminuer ma dose de calmants ! Je suis toujours en liberté surveillée mais ils me font de plus en plus

confiance...Je continue à me battre dans l'espoir qu'un jour, enfin, je sois jugée apte à te rendre visite...

Je t'embrasse,

Anne

Tessa AUNET



Cher Rodrigues,

Que de souvenirs me reviennent à la découverte de ton portrait photographique laissé il y a tant d'années avec beaucoup d'autres, dans cette boîte à chaussures !

Tu portes l'habit que ta mère t'avait imposé, comme à son habitude. On devine la désapprobation dans ton absence de sourire, et tes yeux en disent long ...

Tu avais déjà perdu ton père et tu devais prendre sa place au sein du domaine, afin de diriger les récoltes de coton. Ton père justement, qui, après plus de vingt années de bons et loyaux services auprès d'un riche propriétaire terrien, avait eu l'extrême chance d'être un des premiers esclaves affranchis.

A peine sorti de l'adolescence, tu avais la lourde charge de devoir mener la vingtaine d'esclaves qui étaient encore à notre service.

Ma chère sœur t'avait toujours élevé dans le but d'occuper un jour une place de chef. Comme c'est bizarre quand j'y repense... Avait-elle l'intuition qu'un jour notre famille serait frappée d'un grand malheur par la mort de ton père ?

Tu as su exercer la mission que t'avait ordonnée ta mère avec brio. Ton entourage était d'ailleurs surpris que tu saches « punir » les récalcitrants et récompenser à ta manière, les dociles. A cette époque, ton avenir était tout tracé.

On avait juste oublié qu'un jour, l'emploi d'esclaves ne serait plus permis. Après un

essor fabuleux de la plantation, Abraham Lincoln a aboli l'esclavage !

Tu connus une chute phénoménale qui te conduisit à la perte de tous tes avoirs. Finis le borsalino, les costumes taillés sur mesure, les souliers vernis ... Tu fus contraint de vendre la propriété avec les terrains et tous les chevaux pour une misère. Quand je pense aux épreuves que tu as dû surmonter, j'avoue avoir encore de l'admiration pour toi.

Tu t'es tourné ensuite dans la vente d'alcool. Je n'ai jamais su comment tu avais réussi à t'introduire dans ce milieu et je crois que je n'ai jamais voulu le savoir. Ta vie a radicalement changé. Tu collectionnais les conquêtes féminines, les belles décapotables, un vrai tourbillon... Mais le bonheur dans tout cela ? J'ai peur de devoir dire qu'il était absent.

Je sais que ma chère sœur, paix à son âme, n'a jamais été tendre ni affectueuse avec toi, mais à sa décharge, elle n'avait que toi pour espérer se relever de sa condition plus que modeste à l'époque.

Comme le temps a passé, je suis tellement contente que tu sois père à ton tour et heureux dans ton couple. Qui aurait deviné à l'époque, que tu deviendrais ce musicien de jazz si célèbre !

Sois grand, comme tu l'as toujours été, tu peux être fier du chemin parcouru. Au crépuscule de ma vie, je tiens à te dire toute l'admiration et l'amour que j'ai pour toi.

Ta tante Adélaïde